

se multiplie et qu'il lui faut du champ libre ; mais n'est-ce pas une plus grande folie encore de se déshonorer, de se suicider, de se donner ? Je te dis donc que l'imprévoyance, l'aveuglement des hommes est extrême ; et pour moi, je ne suis pas plus surpris de les voir s'attaquer de toutes parts aux forêts comme à des choses nuisibles, que je ne le suis de voir en tous les endroits du monde ces erreurs, ces passions, ces acharnements de mille espèces qui ne sont pas seulement la perte des individus, des sociétés. Le grand malheur, Ernest, est que l'homme ne sait pas assez juger de ce qui lui est avantageux ou préjudiciable et qu'il est trop orgueilleux pour s'en rapporter toujours aux conseils ou aux expériences d'autrui. Voilà pourquoi il court si souvent à sa ruine. Je pense d'ailleurs que ce principe peut expliquer bien des mystères.

Ernest. — Ne peut-il pas expliquer à merveille celui de la destruction des animaux ?

Edmond. — Oui, sans doute.

Ernest. — Alors je suis bien embarrassé de savoir ce que deviennent tes propres idées relativement au mobile de vengeance.

Edmond. — Encore ici ta malencontreuse manie du système ! Parce que la vengeance ne s'applique pas à tout, il faudra qu'elle ne s'applique absolument à rien ! Je suis de plus en plus convaincu, Ernest, que tu avais grandement besoin d'une leçon. Aussi ne sera-ce pas sans utilité que j'aurai fait rouler notre dernier entretien sur la manie du système : je te déclare en effet, mon cher, que je ne l'ai réprochée devant toi avec tant de force que pour t'en préserver plus efficacement l'avenir. Si tu m'en crois, Ernest, tu réprimeras donc les élans trop fougueux de ton imagination et tu t'appliqueras désormais à saisir toujours le juste milieu dans l'application des principes ; cette règle de conduite est incontestablement la plus sage, la plus heureuse et la plus estimée que je connaisse.

Ernest. — Décidément, Edmond, il ne m'est pas favorable de discuter avec toi ; je vois bien que je serai toujours battu. N'importe, quand je me sens battu, je retraite ; j'imité le renard, quoi donc ! je m'en vais serrant la queue et portant bas l'oreille ; mais je ne m'obstine point contre la vérité qui triomphe. Il faut avouer après tout, que mon premier essai dans le système a été une véritable déconfiture, une étourderie qui ne vaut guères mieux, je pense, que l'aventure du *souri-*

*ceau tout jenne et qui n'avoit rien vu.*

Dans tous les cas, c'est une affaire finie.

Je me propose bien de mettre dorénavant tes remontrances en pratique, afin de m'épargner à l'avenir de semblables déboires. Certes, je ne pensais pas, quand j'ai amené l'autre jour notre conversation sur les arbres, qu'il me faudrait passer d'abord par une si longue et si désastreuse contestation.

Edmond. — Je te félicite, Ernest, de la droiture de ton caractère et de ton cœur. Maintenant, puisque nous n'avons plus à nous occuper des causes de la destruction universelle des arbres, rien ne nous empêche de revenir à cette question comme à une simple question de fait. Ainsi, si tu le veux... ..

Ernest. — Je le veux avec d'autant plus de plaisir que c'était là le premier objet de ma pensée, et que j'ai l'espérance d'être ici plus heureux et plus sage. Ne te semble-t-il pas, Edmond, que la destruction des arbres, comme je l'ai déjà exprimé, est un mal extrêmement déplorable ? plus déplorable même que la destruction des oiseaux ?

Edmond. — Oui, et M. l'Abbé Provancher le démontre lui-même avec une grande force en nous faisant voir qu'à la conservation des arbres se rattachent essentiellement la clémence de la température, la fertilité du sol, la multiplication des oiseaux, par là, l'extermination des insectes ; et pour toutes ces causes réunies l'abondance, la richesse et la sécurité des moissons. Les pâturages eux-mêmes ne sauraient être bien favorables aux troupeaux qu'à la condition d'être annexés à une forêt, et si l'on ajoute à cela que le chauffage, les constructions, les chemins de fer exigent habituellement des quantités incalculables de bois, on en a certainement plus qu'il n'en faut pour être convaincu et pour affirmer que la destruction intelligente des arbres est un attentat, un véritable attentat contre la société présente et contre la société future dont les besoins sont méconnus et les droits méprisés.

Ernest. Et si les arbres sont absolument nécessaires au point de vue de l'utilité pratique, il me semble de plus, au point de vue de la nature et de la poésie, qu'ils sont les ornements indispensables du sol. Y a-t-il en effet quelque chose de plus affligeant, de plus monotone et de plus triste que de voir en certaines parties du pays des paroisses entières où il ne se rencontre plus de grands bois, et où les fermes

elles-mêmes nous présentent à peine ça et là quelques arbres isolés, *rari nantes in gurgite vasto* ? Au contraire n'est-ce pas pourtant un spectacle ravissant que celui d'une forêt ? On aime à voir cette grande masse de verdure trancher sur le fond bleu du ciel ; et à son aspect le cœur se souvient toujours avec attendrissement qu'il y a là du silence, des ruisseaux et du gazon, le murmure des vents et le chant des oiseaux.

Edmond. — Tu as raison, Ernest, au point de vue de la poésie comme au point de vue de l'utilité, ce doit être pour nous une douleur extrêmement vive de penser à l'inconsidération désespérante avec laquelle on se livre souvent à la destruction des forêts. Puissent donc les efforts réunis des hommes intelligents qui constatent le mal et qui le dénoncent, ouvrir les yeux de tous les cultivateurs, de tous les propriétaires et les engager efficacement à la conservation plus réfléchie de leur bois ! Qu'on les engage même à restituer autant que possible à des milliers de fermes complètement dénudées un peu de leurs ornements primitifs pour que le spectacle en soit moins affligeant et que les moissons en deviennent plus belles. Pour nous, Ernest, qui n'avons ici d'autre responsabilité que celle de notre instruction, contentons-nous de prendre de généreux sentiments sur ce point ; et puis livrons sans trouble nos cœurs à la joie en présence des beaux et magnifiques grands arbres dont notre cour est ornée et sous l'ombrage desquels, pendant l'été, il nous est donné de passer de si douces, de si agréables, de si charmantes récréations.

Ernest. — Comment, Edmond, tu parles de nos arbres, et à propos d'eux, tu n'as pas à faire entendre une seule plainte ! Pour moi, je t'avoue qu'il m'est impossible de me réjouir sans m'attrister aussitôt, à la pensée que parmi ces confrères qui prennent en ce moment leurs ébats sous nos yeux, il s'en trouve qui les maltraitent et les injurient sans scrupules. On ne s'attaque pas aux grands ormes bien entendu ; mais malheur aux petites plantes qui sont à portée ; j'en connais une particulièrement, et de la plus belle forme, qui montre encore les cicatrices des larges et nombreuses blessures qu'elle a reçues. Et ils appellent cela s'amuser ! Peut-on pousser plus loin la méchanceté ou la folie ?

Edmond. — Il doit y avoir là, Ernest, plus d'étourderie que de méchanceté